



KARL OLIVE
ROBERTO CRISTOFOLI
**MES BIEN
CHERS FRÈRES**

éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

MES BIEN CHERS FRÈRES

Du même auteur

PSG-OM, on remet ça !, Hugo et Cie, 2011.

Thierry Henry, la main maudite, avec la collaboration d'Hervé Gallet, Le Rocher, 2010.

Y'a du boulot pour les jeunes, préfaces de Jean-René Fourtou, Henri Lachmann et Claude Bébéar, Le Rocher, 2010.

Gerets par Gerets, avec Thierry Agnello, Hugo et Cie, 2009.

1984-2004, on remet ça, avec Michel Hidalgo, préface de Michel Platini, Albin Michel, 2004.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Caisse centrale du Trésor public pendant deux ans, de 1846 à 1848, date à laquelle sa mère décède. À sa mort, celle-ci leur laisse un héritage qui leur permet de vivre de leurs rentes. Jules, qui a alors dix-huit ans, quitte le collège Bourbon, où il était pourtant un élève brillant. Edmond démissionne de la Caisse centrale du Trésor public. Une nouvelle vie commence pour eux.

Les deux frères, qui se rêvent artistes, décident de partir à l'aventure, le sac sur le dos. Leur périple, à pied, les mènera de Bar-sur-Seine (Aube) à Marseille, au gré de petites étapes à travers la Bourgogne, le Dauphiné et la Provence. Tout au long de ce voyage initiatique, Jules et Edmond dessinent, peignent, visitent. En novembre 1849, arrivés à Marseille, ils embarquent pour l'Algérie où ils passeront, disent-ils, des semaines merveilleuses. Séduits par la douce folie d'Alger, éblouis par l'incroyable lumière du Maghreb, ils envisagent même un temps de s'installer définitivement en Afrique. La vie parisienne aura cependant raison de leurs rêves. Le 10 janvier 1850, ils emménagent au 43 rue Saint-Georges, à Paris, où ils demeureront jusqu'en 1868.

Pour les Goncourt, avides de nouvelles expériences, le 43 rue Saint-Georges est un petit paradis. Située au cœur de l'actuel quartier latin, la rue regorge de personnages pittoresques que les deux frères ne se priveront pas de croquer dans leurs romans. Le quartier Saint-Georges est alors le quartier des lorettes, autrement dit des courtisanes. Leur voisine en est d'ailleurs une, et deviendra même leur maîtresse. Dans leur immeuble vit aussi Adolphe Sax, l'inventeur du saxophone. Leur ami, le peintre et aquarelliste français, Paul Gaverni, un observateur acerbe de la société parisienne sous Louis-Philippe et le Second Empire, habite quant à lui quelques mètres plus loin, au 60. Galvanisés par cet environnement bouillonnant, les jeunes gens se plongent dans l'écriture. À quatre mains,

évidemment.

Les deux frères ont en commun la passion du détail, de la précision. Ils sont capables de tourner et retourner une phrase pendant des heures jusqu'à trouver le mot juste ! Maniaques à l'extrême, ils amassent avant d'écrire des centaines et des centaines de documents, trop, diront leurs détracteurs. Jules est, comme le reconnaît son frère Edmond, le plus doué. Son écriture est plus libre, plus légère, moins formaliste. Edmond décrit dans leur *Journal* du 26 décembre 1895 le travail de son frère : « Le soin amoureux qu'il mettait à l'élaboration de la forme, à la ciselure des phrases, au choix des mots, reprenant des morceaux écrits en commun et qui nous avaient satisfaits tout d'abord, les retravaillant des heures... » Jules est aussi un dessinateur, peintre et aquarelliste non dénué de talent. À la mort de son frère, Edmond continuera cependant à écrire seul de très nombreux ouvrages. Encouragé par ses proches, il poursuivra également leur *Journal*, considéré aujourd'hui comme leur œuvre majeure. Si ce n'est la seule réellement digne d'intérêt.

Les Goncourt, en effet, ne connurent guère la gloire qu'ils espéraient. Leur premier livre *En 18*, publié à compte d'auteur, paru en 1851, en plein coup d'État, est un échec. Le roman passe inaperçu... Jules et Edmond s'essayaient également au journalisme littéraire, à l'*Éclair* puis au *Paris*, deux revues tenues par leur cousin Charles de Villedeuil. Mais leur carrière de journaliste est de courte durée, quinze mois en tout et pour tout. Pour quelques vers jugés licencieux, ils sont inculpés d'outrage à la morale publique, un affront dont ils garderont un cuisant souvenir et une peur farouche de la censure.

Tout en fréquentant la bohème littéraire, les deux frères poursuivent cependant leur carrière d'écrivain. Ensemble, ils écriront six romans, aujourd'hui tombés dans l'oubli : *Charles*

Demailly (1860), intitulé initialement *Les Hommes de lettres*, qui peint les journalistes et la bohème littéraire parisienne, *Sœur Philomène* (1861), *Renée Mauperin* (1864), *Germinie Lacerteux* (1864), *Manette Salomon* (1867) et *Madame Gervaisais* (1869). Ils publieront également de nombreuses études historiques consacrées à l'histoire de la société française pendant la Révolution (1854) et pendant le Directoire (1855), à l'histoire de Marie-Antoinette (1858), *La Femme au XVIII^e siècle* (1862) ... elles aussi tombées dans l'oubli.

C'est en fait leur *Journal*, écrit d'abord par les deux frères, puis poursuivi par Edmond seul après la mort de son frère, décédé de la syphilis, qui assurera leur postérité. Sous-titré *Mémoires de la vie littéraire*, il est l'un des plus célèbres de la littérature du XIX^e siècle. Edmond commence à le publier en 1887 chez l'éditeur Charpentier. Le neuvième volume paraît en 1896, l'année de sa mort. Mais il faudra attendre la seconde moitié du XX^e siècle pour qu'il soit disponible dans sa totalité (22 volumes aux éditions de l'Imprimerie nationale de Monaco, 1956-1958).

Jugé scandaleux à sa sortie en 1887, le *Journal* des Goncourt est un délicieux témoignage sur la société parisienne de la fin du siècle. Il débute en décembre 1852 avec le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et s'achève le vendredi 3 juillet 1896. D'une plume acerbe, les Goncourt y relatent quarante-cinq ans de vie littéraire, du réalisme au naturalisme et du parnasse au symbolisme. S'ils n'ont jamais eu la gloire escomptée, les deux frères ont côtoyé les plus grands : Victor Hugo, Flaubert, Alphonse Daudet, Baudelaire, Émile Zola, George Sand, Joris-Karl Huysmans, Théophile Gautier...

À l'automne 1884, conformément au vœu de son frère, Edmond ouvre dans le grenier de son petit hôtel particulier

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'appellent volontiers « *Brothers* » ou « *Sisters* ». Les Frères, donc, mais cela ne suffit pas. Très vite, le nom de Jacques fait l'unanimité, qui rappelle à la fois la comptine et l'expression « faire le Jacques », l'imbécile en somme. Le 14 juillet 1945, lors de la fête nationale, au Palais-Royal, ils donnent leur première représentation dans le cadre d'un gala radiodiffusé.

Chacun s'est attribué un rôle. André Bellec est le matamore. Il maintient la discipline. Georges, son frère, endosse le rôle du comique : il met la pagaille, amène le gag. François Soubeyran est le poète. Très grand, il joue de son physique et n'hésite pas à donner de sa personne : dans la chanson « La Marie-Joseph », par exemple, il fait le mât de l'embarcation. Paul Tourenne, le premier ténor, use de son charme et endosse au besoin les rôles de fille.

En août 1945, les Frères Jacques sont sollicités par Maurice Jacquemont pour remplacer les Compagnons de la Route (les futurs Quatre Barbus) dans *Les Gueux au paradis* à la Comédie des Champs-Élysées. Ils y passent un mois. « Une prestation déterminante pour le moral du quatuor, même si elle est limitée. Ils n'apparaissent en effet que sous forme de silhouettes en découpe sur des fenêtres pour annoncer par de courtes chansons les personnages qui entrent en scène », écrit Cécile Philippe, auteur d'une biographie sur les Frères Jacques en 1981.

En septembre, les Compagnons de la Route reprennent leur rôle dans *Les Gueux au paradis*. Les Frères Jacques acceptent alors de partir en tournée en Alsace avec la troupe Le Théâtre de la Ville et des Champs, que vient de fonder Léon Chancerel. « Grâce à la confiance du ministre de l'Éducation nationale, le Théâtre de la Ville et des Champs a l'insigne et émouvant bonheur de faire ses débuts dans nos provinces retrouvées », annonce le programme de la tournée, écrit par Léon Chancerel. Au cours de la première partie, les Frères Jacques interprètent

quelques chansons « anciennes et modernes ». Dans la seconde, ils jouent *Le Médecin malgré lui* de Molière. Cette tournée leur permet de travailler leur prestance et, parfois, de pousser la chansonnette, dans un genre éclectique. Ils créent ainsi leurs premières saynètes, mariant chansons de salle de garde, *negro-spiritual*, folklore ou encore chants religieux.

En janvier 1946, ils rejoignent la compagnie Grenier-Hussenot où joue Yves Robert. Dirigée par Jean-Pierre Grenier et Olivier Hussenot, elle est la première à naître à la Libération. « Pendant la guerre, personne ne pouvait s'exprimer, explique Jean-Pierre Grenier lors d'une interview donnée à Cécile Philippe et Patrice Tourenne (*Les Frères Jacques* aux éditions Balland). Tout le monde se méfiait de tout le monde. On ne parlait même pas sans arrière-pensée avec son meilleur ami. Alors ce choix de la parodie a tout de suite trouvé un écho chez les jeunes dont on n'avait pas eu le temps de pervertir le goût. Le théâtre permettait de dire ce besoin d'amitié des autres. » La carrière des Frères Jacques en est à ses premiers frémissements.

À la Gaîté-Montparnasse, le théâtre d'Agnès Capri, ils jouent dans *Parade pour rire et pour pleurer*, un spectacle mis en scène par Jean-Pierre Grenier et Olivier Hussenot, sur une musique de Claude Arrieu et Pierre Philippe. Les Frères Jacques font également partie de la distribution d'*Orion le tueur*, « mélodrame bouffon » de Jean-Pierre Grenier avec des dialogues et chansons de Maurice Fombeure. Les Frères Jacques y intègrent leur première chanson mimée : « L'Entrecôte », au refrain provocateur : « C'est pour pouvoir acheter l'entrecôte, qui nourrira les chères têtes blondes, qu'elle travaille pour les gens de la haute, et qu'elle fait des robes pour le beau monde, et le soir consciencieusement, si elle fait du supplément, c'est pour pouvoir acheter l'entrecôte ! L'entrecôte ! » Inspirée de la vie quotidienne – la France est en pleine époque de rationnement –

cette chanson « 1900 », signée en 1927 par Robert Goupil (paroles) et Marius Zimmermann (musique), leur vaut un véritable succès. La presse ne tarit pas d'éloges sur eux : l'hebdomadaire politique *Libertés* parle de la « saveur des choses vraies » ; le quotidien de la Résistance *Combat* juge pour sa part que la chanson « prend son poids de génie [...] jamais pesant, toujours au point ». Cette chanson fétiche ne quittera jamais leur tour de chant.

Mais il leur manque encore un style, une musicalité propre. C'est un cinquième membre qui va les leur fournir : le pianiste Pierre Philippe, rencontré au sein de la troupe Grenier-Hussenot. Cet ancien soliste au Conservatoire les accompagne jusqu'en 1966 – avant d'être remplacé par Hubert Dejex –, il les incite à abandonner le chant a capella et les fait travailler d'arrachepied. Rétrospectivement, il les jugera sévèrement : « Ils n'étaient pas spécialement musiciens, ils n'avaient pas travaillé leur voix, ils n'avaient pas suivi de cours, ils n'avaient pas chanté en chœur, ils n'avaient pas de formation, ils n'avaient même pas tellement de notions de solfège. »

Pendant quelques années, les Frères Jacques allient systématiquement activité théâtrale et chant. Leurs nuits sont longues entre les représentations et les récitals donnés dans divers cabarets de la rive gauche. Mais leur notoriété grandit. Leur humour, leur style et leurs costumes les rendent célèbres. Ils mêlent délicieusement l'humour à l'absurde. Ils jouent sur le burlesque dans « Méli-Mélo ». Ils flirtent avec la satire et n'hésitent pas à critiquer les Bourgeois dans « Les Bonnes ». Ils parodient « La Truite » de Franz Schubert revisitée par Francis Blanche. Ils enchantent les textes de Prévert, Queneau, Vian ou Dimey. Ils passent sans sourciller des chansons tristes à pleurer aux chansons paillardes, telles que « La Digue du cul ».

Leurs mises en scène sont réglées au millimètre. Savamment

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parisiens et les nouvelles en provenance du Canada ne sont pas bonnes non plus. Une partie de sa fortune y part en fumée. Edgar n'est pas mieux loti, au point de s'exiler à Miami en 1975 après la mort de William. Son expérience de restaurateur en Floride tourne court. Il tente de récupérer sa mise en jouant les pyromanes, mettant le feu intentionnellement à son établissement avant d'être confondu par la police locale. De retour au bercail parisien en 1981, il cherche à récupérer un million de francs (environ 15 000 euros) dont Marcel Francisci serait débiteur. Quand, le 15 janvier 1982, Francisci est abattu dans le parking de son immeuble, tous les regards se tournent vers Edgar. Jugé, il est acquitté et repart sous le climat plus clément de la Floride qui lui rappelle son Algérie natale.

Les trois frères Zemmour connaîtront des fins tragiques. William tombe sous les balles de la police lors d'une rencontre au Thélème, un bar parisien. Son décès intervient le 28 février 1975 en plein conflit avec le « gang des Siciliens » durant la guerre qui les oppose. À cette époque, cette affaire fait un buzz. Selon des témoins, le commissaire Broussard et son équipe sont à l'origine de la fusillade entre eux et les membres du clan Zemmour. Deux avocats algérois présents par hasard dans le débit de boisson sont frappés par les policiers. Ils déposeront plainte contre les fonctionnaires, mais il s'agit d'un épiphénomène par rapport au reste de l'intervention, qui se solde par un bilan pour le moins sanglant : William Zemmour et son garde du corps Joseph Elbaz sont mortellement atteints. Edgar, qui se croyait à l'abri en Floride, avait tort. Il est assassiné par un tireur isolé à la carabine à lunette à plus de 400 mètres de distance dans sa villa de Miami le 8 avril 1983. Gilbert est victime lui de son amour pour les animaux. C'est en promenant ses chiens qu'il est atteint de plusieurs balles de gros

calibre à Paris le 28 juillet de la même année.

LES TROISGROS CUISINENT EN FAMILLE

La nouvelle cuisine a mijoté quelques années dans les marmites des frères Troisgros avant d'être récompensée par une étoile au Michelin, il y a plus de cinquante ans. Pierre et Jean, frères emblématiques de la restauration, ont véritablement révolutionné la cuisine française et laissé leur empreinte... avec l'une des recettes les plus célèbres de la gastronomie : le saumon à l'oseille. Aujourd'hui, Michel Troisgros, le fils de Pierre, officie au piano de ce trois-étoiles sacré en 2007 « Meilleur restaurant du monde » par le guide culinaire américain *Zagat Survey*.

Il était une fois sur la Nationale 7 – axe symbolique à mi-chemin entre Paris et Saint-Tropez – à Roanne, face à la gare, un restaurant qui allait devenir un des hauts lieux de la cuisine française : La Maison des Troisgros. En 1930, les époux Marie et Jean-Baptiste Troisgros quittent le Café des Négociants qu'ils dirigeaient à Chalon-sur-Saône pour acheter l'hôtel-restaurant Les Platanes à Roanne qu'ils rebaptisent l'Hôtel Moderne. Marie tient la cuisine, Jean-Baptiste se charge de la cave. Ils font la part belle aux produits du terroir, défendent les vins du cru – des bourgognes – et offrent en toute simplicité un plaisir vrai et sincère dans les assiettes. De la cuisine familiale de bistrot, l'établissement passe à la cuisine bourgeoise, puis à la « nouvelle cuisine » et devient un restaurant réputé qui décroche sa première étoile au Michelin en 1955. Leurs fils, Pierre et Jean, les ont rejoints un an plus tôt.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'acquiert grâce aux exercices mille fois répétés aux entraînements. Trouver le décalage pour envoyer son ailier dans l'en-but tournait parfois pour lui à l'obsession rugbystique. Cette sagesse, ce goût des choses bien faites le poussera à investir dans un commerce d'articles de sport avant même d'avoir rangé les crampons. Guy préfère jouer les prolongations autour d'un verre, notamment dans son bar de Mont-de-Marsan.

La mort sépare les deux frères le 1^{er} janvier 1968, jour de l'accident de la route dramatique de Guy. André Boniface endosse par la suite le survêtement pour entraîner les jeunes du stade Montois, le club de Mont-de-Marsan dont le stade porte le prénom de son frère Guy, puis rechausse même ponctuellement les crampons quelques mois à l'ouverture pour pallier la blessure de Pierre Castaignède, père de l'international Thomas Castaignède

André Boniface, qui a connu beaucoup d'honneurs sur le terrain, en connaît aussi en dehors. En 2002, il est médaillé par le ministère de la Jeunesse et des Sports. Une distinction que l'Académie des sports lui avait remise quarante ans plus tôt. Le 16 novembre 2005, il touche une forme de Graal de l'Ovalie en entrant dans le club britannique très fermé du Hall of Fame. Club qui rassemble les figures les plus respectées du rugby mondial. Une sorte de panthéon rugbystique : il y côtoie ses homologues de la promotion 2005 qui ont pour nom Naas Botha, John Eales, Grant Fox, Martin Johnson, Ian McGeechan, François Pienaar, Dave Gallaher (1873-1917) et Gwyn Nicholls (1874-1939), deux dinosaures de l'ovale.

Cette légitimité lui permet de s'exprimer sur le rugby d'aujourd'hui : « Ce que les Britanniques ont appelé le *French flair* est complètement perdu. Il n'y a plus d'identité de jeu français. Tout est complètement dilué, uniformisé. D'autant que

notre championnat donne la part belle aux joueurs étrangers qui se doivent de briller et de montrer leur valeur », considère-t-il lors de la dernière coupe du monde après l'humiliation subie face au Tonga du haut de ses soixante-seize printemps. Et s'insurge : « Aujourd'hui, les joueurs sont glorifiés, ils gagnent donc plus d'argent. Cela n'existait pas autrefois. Tout le monde se dispute pour donner des interviews et se donner de la valeur. C'est surtout pour se donner des excuses. Ils sautent sur les micros, balance André Boniface. Dans ces conditions, les joueurs qui composent l'équipe de France ne peuvent pas avoir une totale confiance entre eux. Chacun pense trop à sa propre personne. À mon époque, certains de mes coéquipiers n'ont jamais donné d'interviews en cinq, six saisons en équipe de France. »

Personne n'oubliera les frères Boni, leurs pieds ailés qui émerveillaient tant Nimier et Blondin, ou encore la partie de rugby du 26 mars 1966, à l'Arm's Spark de Cardiff, immortalisée par Kléber Haedens dans *Adios*, et comment ne pas se rappeler ce port de tête, cette élégance col boutonné, cette façon de serrer le ballon contre le cœur ? Les Boni, c'était vraiment quelque chose !

LES SEYDOUX : ENTRE BALLON ROND ET CINÉMA

Rien ne prédestinait les frères Seydoux à se passionner pour le football, sport populaire par excellence, eux qui sont les descendants de Marcel Schlumberger, leur grand-père ayant été l'un des industriels français les plus en vue du siècle dernier. Producteurs de cinéma, ils ont sans doute compris avant d'autres que le football est avant tout un spectacle fait de vingt-deux acteurs, parfois vingt-trois quand l'arbitre ne sait pas se faire oublier. Michel, soixante-dix-sept ans, et Jérôme Seydoux, soixante-quatre ans, n'ignorent rien du métier quand il s'agit d'employer des acteurs et réalisateurs : leurs sautes d'humeur, leurs exigences financières démentielles et celles de leurs agents qui font monter les enchères ou la pression médiatique, ne leur font pas peur. Leur bonne éducation protestante fera le reste. Grâce à elle, ils sont devenus des hommes d'affaires avisés.

Leur parcours ne trompe pas : Jérôme a racheté en 1990 la société de production et d'exploitation de salles de cinéma Pathé, et son autre frère, Nicolas, pilote la maison de production et les cinémas Gaumont. Quant à Michel, il a longtemps cherché sa voie dans l'importation de voitures, l'aviation d'affaires et la production cinématographique, avant de plonger dans le football en 2002.

C'est d'abord Jérôme qui met le pied dans le monde du ballon rond. Il est le premier de la fratrie à être évoqué dans les colonnes de *L'Équipe*. Quand il met 18 millions d'euros dans le capital de l'Olympique Lyonnais, en 1999, il ne cherche ni gloire ni fortune. De toute façon, si d'aventure il en voulait plus,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

démocrates sociaux (CDS) et du Parti républicain.

Dès lors, François Léotard cumule les ennuis : ennuis de santé avec trois pontages coronariens et ennuis judiciaires. Suite à un prêt de cinq millions de francs accordé en 1996 au Parti républicain par une banque italienne, Il Fondo, il est mis en examen et condamné huit ans plus tard à dix mois de prison avec sursis pour financement illicite de parti politique et blanchiment d'argent. En 1997, il est accusé, à tort, d'avoir commandité l'assassinat du député Yann Piat : il obtiendra réparation auprès des deux auteurs qui l'ont diffamé, mais le mal est fait. François Léotard est blessé.

Après vingt ans de bons et loyaux services à la mairie de Fréjus, il interrompt son mandat de maire pour se consacrer aux élections régionales. François Léotard, qui se vantait de n'avoir jamais perdu un combat électoral sur son nom, « mouille la chemise » en région PACA (Provence-Alpes-Côte d'Azur), sa région, où il se présente comme le principal rempart au FN et à son président, Jean-Marie Le Pen. Le scrutin se solde par un échec, le député du Var refusant de transiger avec le FN. François Léotard, encore président de l'UDF, démissionne de son poste en 1998, après avoir dénoncé les présidents de région de son parti, élus grâce aux voix du Front national.

Soucieux de rassembler, voire de « fusionner » les partis de l'UDF, il abandonne, cette même année, la présidence de l'UDF à François Bayrou, président de Force démocrate. Mais il semble ne plus rien maîtriser. Marié à Isabelle, avec qui il a un fils, François abandonne finalement son dernier mandat politique, celui de député, en décembre 2001, et se retire définitivement de la politique quelques mois après la mort de son frère. Il intègre l'Inspection générale des finances, dont il est retraité, et est envoyé par l'Union européenne en mission de paix en Macédoine.

Victime d'un désenchantement progressif de la politique, celui qui était l'un des trois « neuneus » des « Guignols de l'info » (en compagnie de Bayrou et de Villiers), est plus heureux, « plus tranquille » comme citoyen ordinaire ! « Je vous hais tous avec douceur », écrit-il à ses anciens compagnons. Le pouvoir est une drogue d'une certaine manière. « Mais, au fond, je m'en suis débarrassé très facilement. » Il ne regrette rien : « J'ai beaucoup aimé ce que j'ai fait comme mon frère, et aujourd'hui, je suis content d'être un homme libre avec une parole libre. » Retiré à Fréjus, la ville dont il fut maire pendant vingt ans, entre l'huile d'olive qu'il presse et l'alcool de myrte qu'il distille, il écrit des romans et des essais. À ses yeux, « la lecture est un dialogue avec l'intelligence, et l'écriture, une conquête de la liberté, écrire un roman, c'est mentir vrai. Sans conséquence. Contrairement au monde politique. » Après la mort de son frère, il publie *À mon frère qui n'est pas mort* (2003). Il a également écrit *Je vous hais tous avec douceur* (2000), *La Couleur des femmes* (2002), *À mots découverts* (1987), *La Vie mélancolique des méduses* (2005), *Le Silence* (2007), *La Nuit de Kahina* (2010). En 2007, il a publié *Ça va mal finir*, un livre plein d'ironie et de sévérité envers le nouveau président Sarkozy. Léotard a voté Bayrou au premier tour, Sarkozy au second. Mais, il avoue mal dormir depuis. Dans son dernier essai *Habitare Secum* (Habiter avec soi-même, paru en octobre 2011), il incite ses lecteurs à adopter la formule de James Joyce : « Le silence, l'exil et la ruse... car il y a du bonheur à s'éloigner du monde. Prenez un livre et planquez-vous. »

LES DRUCKER, EMPEREURS DU PAF

Dans la famille Drucker, on connaît surtout Michel, l'animateur le plus célèbre du Paf (Paysage audiovisuel français). On connaît moins Jean, l'ancien PDG de M6 décédé en 2003 et encore moins Jacques, le professeur de médecine. Les trois frères ont pourtant chacun un parcours exceptionnel. Si Jacques, le cadet, a brillamment suivi la voie familiale (leur père était médecin), les deux aînés, Jean et Michel, ont très tôt pris des chemins de traverse et épousé la carrière audiovisuelle, l'un dans l'ombre, l'autre dans la lumière.

Pour comprendre les Drucker, il faut remonter à Abraham, le patriarche. Après la mort de son frère, Jean, en 2003, Michel dira : « Tant de choses nous unissaient, même si elles n'étaient pas formulées. À commencer par notre révolte contre notre père. » À l'en croire, ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les trois fils se sont mariés sans leurs parents.

L'histoire familiale semble en effet marquée par la figure paternelle. Abraham Drucker, un juif natif de Roumanie, et son épouse, Lola Schafler, née à Vienne, en Autriche, sont arrivés en France en 1925 et ont été naturalisés en 1937. Abraham s'installe comme médecin de campagne dans le Calvados, à Saint-Sever-Calvados puis à Vire. Arrêté en 1942 par les Allemands, il restera interné trois ans au camp de Drancy puis à Compiègne où il officiera comme médecin-chef, ce qui lui permettra d'échapper aux convois de la mort.

Peu de temps après, sa femme, Lola Drucker, se fait contrôler à la gare de Rennes par un officier de la Gestapo avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

coq en 1971. Franc dans le verbe, Walter l'est aussi ballon en mains sur le terrain. Ce qui lui autorise des débuts précoces chez les tricolores en équipe A à vingt ans en lieu et place du Toulousain Jean Fabre, capitaine du XV de France empêché par une blessure de participer à une tournée en Afrique du Sud.

Parallèlement à sa carrière rugbystique, Walter Sphanghero a débuté comme garçon de ferme avant de devenir homme d'affaires avisé.

Troisième d'une famille de six frères et deux sœurs, ses cinq frères Laurent, Jean-Marie, Claude, Guy et Gilbert, tous de solides gaillards, ont tâté de l'ovale – à des niveaux différents. Claude a été vingt-deux fois International A, dont sept fois au côté de Walter, qui a joué dans l'équipe fanion Racing Club Narbonne tout comme Laurent, Jean-Marie et Guy, tandis que Gilbert porte les couleurs de Graulhet. Il a aussi porté le maillot du RC Narbonne avec Jean-Marie avant de terminer sa carrière de haut niveau à Pamiers, puis présidé l'AS Bram de 1998 à 2001 où il a joué jusqu'en 2000, disputant son dernier match officiel à cinquante-deux ans. Claude a parfaitement réussi sa carrière professionnelle en se spécialisant dans les plats cuisinés.

Sur le plan de la reconversion, Walter n'est pas en reste. Quand il stoppe sa carrière sportive, il se lance dans la location de voitures, ouvre un magasin d'articles de sport à Toulouse, met sur pied une activité de recyclage automobile avec six mille véhicules traités par an, prend la responsabilité d'une entreprise d'installation de terrains de tennis. « Pour réussir dans les affaires, je n'ai fait qu'appliquer ce que j'avais appris sur les terrains », considère Walter.

Pas assez occupé à son goût, il est aussi maire adjoint de Toulouse, chargé de la police municipale. Sa réussite tant sportive que professionnelle, il la doit évidemment à un

physique hors norme et à un mental bien trempé mais aussi à un sens de l'humour aiguisé. Au lendemain d'un match de l'équipe de France face aux Gallois, un membre de l'encadrement tricolore lui avait fait remarquer le coup de poing enduré en pleine face par un adversaire. Ce qui lui avait valu cette réponse passée à la postérité : « Heureusement qu'il y avait mon nez, sinon je l'aurais pris en pleine poire. »

La fratrie Spanghero ne peut aujourd'hui nourrir qu'un seul regret : n'avoir jamais eu l'occasion de brandir le bouclier de Brennus, symbole d'un championnat de France gagné. Malgré dix-sept saisons pendant lesquelles le Rugby Club de Narbonne, qui caracola longtemps dans le top trois des meilleurs clubs hexagonaux, abrite en son sein un membre de la fratrie, ils demeurent les Poulidor du championnat de France. Cette récompense suprême, ils s'en sont accommodés en se retrouvant autour de la table familiale de la ferme de Bram, là où tout s'est construit autour du père, maçon qui, après avoir monté des murs en pierre, donna à ses fils les outils pour réussir leur vie d'homme et leur révéla le conseil qu'on lui avait à lui-même prodigué à son départ de sa région déshéritée du Frioul : « Va et sois honnête, mon fils. »

HERVÉ ET PATRICK REVELLI : VERTS POUR TOUJOURS

À l'évocation de l'équipe mythique des Verts, ceux qui ont échoué à la fin de l'été 1976 au pied du Graal européen à Glasgow (Écosse) pour cause de montants carrés, ceux qui ont redonné au football français ses lettres de noblesse après une période de vaches maigres depuis le grand Reims de Just Fontaine et les exploits de Raymond Kopa sous la tunique du Real Madrid avant ceux plus contemporains de David Beckham ou Cristiano Ronaldo, les amateurs de football ont un réflexe assez singulier. Quand ils égrènent la composition de cette équipe mythique à jamais gravée dans la mémoire collective du ballon rond hexagonal, ils citent sans sourciller Curkovic, Rocheteau, Larqué, Bathenay et... les frères Revelli. Comme si trente-cinq ans après les matches épiques dans le chaudron de Geoffroy Guichard en coupe d'Europe, Hervé et Patrick étaient indissociables malgré le temps qui passe. Comme si ces deux footballeurs n'étaient qu'un. Comme si l'AS – comme la nomment les initiés dans la capitale du Forez – avait inventé le maillot pour frères siamois frappé de l'emblématique sigle MF, le sponsor de l'époque, fabricant d'armes de chasse et de bicyclettes. Ces deux frères ne sont pas qu'un. Au moins par l'état civil.

Des deux, Hervé, natif de Verdun (Meuse) au hasard d'une mutation professionnelle du père, est l'aîné de cinq ans. Aujourd'hui âgé de soixante-cinq ans, il continue d'entraîner Feurs (Loire), un club de division d'honneur comme Patrick l'a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en russe ou en anglais de la bibliothèque familiale. Un livre, disent-ils, forge leur vocation : *L'Histoire du ciel*, de Camille Flammarion. « C'est l'origine de notre vocation, racontent-ils dans la presse. On passait des heures allongés devant des planches de constellations ou des dessins français figurant les canaux sur Mars. » Surdoués, Igor et Grichka obtiennent leur bac à moins de quinze ans. Ils poursuivent tous deux de brillantes études.

À vingt-sept ans, ils sont l'auteur d'un premier livre intitulé *Clés pour la science-fiction* aux éditions Seghers. Avides de reconnaissance, ils harcèlent Yves Mourousi et, à force de persuasion, parviennent à se faire inviter sur le plateau du journal télévisé de 13 heures de TF1. Le présentateur-vedette, séduit par leur brillante prestation, leur propose aussitôt d'animer dans son émission dominicale « Bon appétit », une rubrique consacrée aux robots et aux extraterrestres. Les Bogdanov font leur entrée sur le petit écran. Cette rubrique sera un tremplin. En avril 1979, ils créent leur premier magazine, « Temps X », l'une des émissions les plus avant-gardistes de la télévision.

Pendant dix ans, tous les samedis après-midi, les frères Bogdanov font rêver des générations d'adolescents en leur parlant d'extraterrestres, d'OVNI, de cinquième dimension ou d'Internex, un futur réseau informatique mondial... Grâce à eux, les téléspectateurs découvrent des séries fantastiques désormais mythiques alors inédites en France pour la plupart : *La Quatrième Dimension*, *Le Prisonnier*, *Star Trek*, *Cosmos 1999*, *Audela du réel*, *Doctor Who* ou encore *Les Envahisseurs*. Ils diffusent également des extraits de films de science-fiction comme *La Mouche noire*. Parallèlement, Igor et Grichka Bogdanov assurent la production et la présentation de deux magazines scientifiques sur TF1 : « 2002. L'Odyssée du Futur »

en 1982 et « Futur's » en 1990. Lorsqu'ils ne sont pas sur les plateaux télé, ils écrivent des livres de science-fiction, comme *Chronique du Temps X*, *La Mémoire double*, *La Machine du fantôme...*

Après ces années show-biz vient le temps de la réflexion. Igor et Grichka disparaissent des écrans pour se consacrer à des études de mathématiques appliquées. Igor écrit une thèse en physique théorique sur l'origine de l'inertie. Grichka travaille sur son doctorat en mathématiques qui traite de la naissance de l'univers. Suite à la soutenance de leurs thèses, obtenues respectivement en juin 1999 et juillet 2002, Igor et Grichka reçoivent le titre envié de docteur en sciences. Leurs collègues de l'université de Dijon crient au scandale. Pour eux, les Bogdanov sont des imposteurs dont le travail ne peut être pris au sérieux. Leur directeur de thèse au laboratoire de mathématiques physiques de l'université de Dijon estime qu'ils ont réalisé « un travail correct pour une thèse de doctorat », mais leur thèse provoque l'ire de la plupart des scientifiques. La presse se déchaîne et sur Internet, le débat fait rage entre les « pour » et les « contre ». Au final, les jumeaux décrochent chacun une mention honorable, ce qui en termes académiques correspond à un travail médiocre.

Avides de reconnaissance, les Bogdanov publient en juillet 2004 un ouvrage de vulgarisation sur leurs travaux *Avant le Big Bang* chez Grasset. La plupart des lecteurs décrochent au bout de quelques pages, mais le livre fait un tabac. Leur ami de longue date, Luc Ferry, ancien ministre de l'Éducation et directeur de collection chez leur éditeur, salue dans *Le Figaro* cet ouvrage « harmonieusement jumeau ». Mais pour la majorité des scientifiques, cet essai est une imposture. Il est truffé d'erreurs en mathématique, physique et astrophysique. En octobre 2004, trois mois après la publication de cet essai, la

revue *Ciel et Espace* dénonce dans une enquête de quatre pages « La mystification Bogdanov ». Robert Coquereaux, directeur du Centre international de rencontres mathématiques du CNRS à Marseille, assène : « Ce qui est ridicule dans ce livre, c'est le mélange d'un vocabulaire compliqué, issu de concepts très avancés, et d'absurdités qu'un lycéen n'oserait pas écrire. » Furieux, Igor et Grichka Bogdanov attaquent le magazine en diffamation. Les deux frères ne se rendront toutefois jamais aux plaidoiries, la confrontation n'aura jamais lieu et la procédure est interrompue en 2007 : leur action en justice est déclarée prescrite. En 2007, les Bogdanov sont condamnés à verser au magazine *Ciel et Espace* 2 500 euros à titre d'indemnisation pour la procédure et doivent rembourser les frais de procédure. L'image des Bogdanov est écornée.

En 1991, déjà, une première affaire a sérieusement mis à mal la crédibilité des Bogdanov. À l'époque, ils viennent de publier chez Grasset *Dieu et la science*, une conversation avec le philosophe Jean Guitton. Le livre caracole en tête des ventes mais le physicien Trinh Xuan Thuan, auteur de *La Mélodie secrète*, les accuse de plagiat. Condamnés, Igor et Grichka décident de riposter. Ils accusent Trinh Xuan Thuan d'avoir copié des extraits de leurs entretiens avec Jean Guitton parus dans la revue *Paris Match* dans les années quatre-vingt. L'affaire se termine par un accord à l'amiable, mais pour les Bogdanov, c'est un premier revers. Désormais, chacune de leur publication sera sujette à polémique.

Le coup de grâce est porté par le CNRS qui rédige en 2003 un rapport sur les thèses et les articles des frères Bogdanov, publié par l'hebdomadaire *Marianne* à l'automne 2010. Le document est accablant. Il dénie toute qualité scientifique au travail des frères Bogdanov et dénonce le manque de discernement du directeur de thèse et du jury. « Ces thèses n'ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

restaurant se compose d'une grande salle ouverte sur les jardins, expliquent les deux chefs dans la presse. Il y a cinq jardins renvoyant aux cinq sens : un jardin d'arbres fruitiers pour le goût, un jardin avec une fontaine pour la vue, un jardin d'oliviers pour le toucher, un jardin de plantes aromatiques (thym, romarin, lavande...) pour l'odorat et un jardin avec des arbres sur le toit, dans le vent, pour l'ouïe. »

Les tâches sont déjà très clairement partagées : Laurent s'occupe du salé, Jacques, de la pâtisserie, Oliver, des vins. Le restaurant compte 35 couverts et propose un menu à 120 francs. Le lieu est agréable. La table, excellente. Deux mois seulement après son ouverture, le Jardin des Sens fait salle comble. La carrière des Pourcel est lancée. Elle ne s'arrêtera plus. Un an et demi plus tard, en 1990, ils entrent au Michelin et obtiennent deux étoiles. La plupart de leurs confrères ont mis des années à obtenir une telle consécration... Jacques et Laurent, eux, n'ont pas trente ans. Ils jouent déjà dans la cour des grands.

La clé de leur succès ? Elle réside avant tout dans leur cuisine, une cuisine méditerranéenne, languedocienne, simple, inventive, aux délicieux accents du soleil. Les Pourcel réfutent la cuisine déstructurée, fusionnelle, expérimentale. Ils s'inspirent du terroir, travaillent les légumes du sud – aubergines, tomates, courgettes... –, cuisinent les poissons de Méditerranée – dorade, lotte, loup... –, aiment le thym et l'ail et mettent à l'honneur les vins du Languedoc... « L'harmonie parfaite des cinq sens reste le principe qui sous-tend notre travail depuis l'origine, expliquent-ils encore. Cet équilibre ne doit pas se limiter à l'assiette, à la table ; tout l'environnement doit lui faire écho. » Les fins gourmets adorent.

En 1995, le Jardin des Sens intègre la chaîne Relais et Châteaux, comme Relais gourmand. Conscients de la nécessité de se développer pour durer, les Pourcel ouvrent un an plus tard

l'hôtel de luxe le Jardin des Sens (treize chambres et deux suites) à Montpellier (qui sera affilié à la chaîne Relais et Châteaux en 1998). Les jumeaux, qui ont très tôt compris que le décor était aussi important que l'assiette, en confient la décoration au célèbre architecte d'intérieur Bruno Borriane. Les Pourcel ont le vent en poupe. En 1997, ils sont élus meilleurs chefs de l'année au Gault & Millau. En mars 1998, ils décrochent le Graal : trois étoiles au Guide Michelin. Le Jardin des Sens entre dans le guide *Les Plus Grandes Tables du monde*. Une nouvelle ère commence. Le Jardin des Sens ne leur suffit plus. Les Pourcel rêvent d'ailleurs.

En 2000, ils décident de se diversifier. L'obtention de la troisième étoile a entraîné une légère augmentation des prix au Jardin des Sens et les frères Pourcel souhaitent élargir leur clientèle. Ils veulent séduire les hommes d'affaires le midi et le soir, attirer les jeunes Montpelliérains branchés ! En 2001, ils rachètent donc une jolie maison dotée d'un jardin, située boulevard de Nîmes, à deux pas du cœur historique. Avec l'aide du jeune architecte Imaad Rahmouni, un des meilleurs élèves du designer Philippe Starck, ils vont la transformer en un lieu cosy, très tendance. La Compagnie des Comptoirs est née. Elle joue avec le style « colonie ». Le restaurant accueille une tente bédouine, une immense bibliothèque, un jardin, un bassin... La carte se veut exotique et mêle saveurs méditerranéennes et orientales. Les prix sont plus doux qu'au Jardin des Sens : 250 francs en moyenne. Et ça marche ! La Compagnie des Comptoirs fait des petits, à Avignon, La Grande Motte, l'île Maurice, Paris, Marrakech, Béziers...

Les propositions de partenariat pleuvent. En 2001, le trio – Olivier Château est toujours de la partie – s'installe à Paris, à la Maison Blanche, ce magnifique restaurant situé au-dessus du Théâtre des Champs-Élysées que vient de racheter le financier

Benjamin de Marigny. « On regardait vers Paris et on est venu nous solliciter pour associer le nom des Pourcel au restaurant Maison Blanche », explique alors Olivier Château. Le restaurant possède une superbe vue sur les toits de Paris. La décoration, confiée par Benjamin de Marigny à Imaad Rahmouni, est sobre, délicieusement élégante. Les Parisiens chics et branchés adorent. Pour preuve ? La collaboration se poursuit aujourd'hui encore.

Désormais, les frères Pourcel vont vendre leur savoirfaire dans le monde entier. Dès 2002, ils se lancent dans le *consulting*. Six marques sont déposées et cédées dans le cadre de contrats ou licences : la Compagnie des Comptoirs, les Frères Pourcel, le Jardin des Sens... Des établissements estampillés Pourcel ouvrent leurs portes aux quatre coins de la planète. À la même époque, les deux frères rencontrent Hiramatsu, un chef japonais formé en France. C'est lui qui leur ouvre les portes de l'Asie. En 2002, ils signent avec son groupe Hiramatsu Inc. Leur premier contrat de consultants sur le continent asiatique, avec le restaurant Sens et Saveur à Tokyo, au Japon, toujours en activité. Deux ans plus tard, en 2004, ils créent D'Sens à Bangkok, en Thaïlande, au dernier étage de l'Hôtel The Dusit Thani et Sens and Bund sur le célèbre Bund à Shanghai, en Chine.

Pour autant, les Pourcel ne délaissent pas la France. Encore moins Montpellier. La boulangerie-pâtisserie Saveurs Sucrées, le restaurant Insensé au musée Fabre ou encore l'épicerie fine/cave à vins Insensé à Montpellier mettent à l'honneur la cuisine française et méditerranéenne. Toujours pour mieux répondre aux désirs d'une nouvelle clientèle, ils ont ouvert l'AmeriKlub à Sète et Carré Blanc à Villeneuve-lès-Maguelone, des bars *lounge* où tout un chacun peut découvrir à petites doses une large palette de saveurs. Ils ont également créé Sens, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

arrières-grands-parents étaient sardes et avaient débarqué en 1917 à Marseille, dans le quartier de la rue d'Alexandre, pour y vivre au milieu de tous les Italiens, dans de minuscules deux pièces. Mes frères et moi sommes les petitsfils de ces gens-là. »

Dans le quartier populaire des Caillols, dans le XII^e arrondissement de Marseille, les trois frères vivent très tôt au rythme du ballon rond, le loisir préféré – et souvent unique – des gamins : « On vivait à travers le football, se souvient Joël, le plus jeune des frangins. On était dehors 18 heures sur 24. On était déjà inséparable. Et même si Jean-Marie et Éric se fritaient de temps à autre à l'école, l'esprit familial était bien là ! »

Éric endosse son premier maillot aux Sports Olympiques caillolais... au poste de gardien de but. Il change de poste en poussin, à l'âge de neuf ans, pour devenir attaquant, parce que les Caillols dominent les autres équipes et le jeune joueur ne touche pas le ballon à son poste de goal... et ne demande son reste à personne pour le faire savoir. Quelques semaines plus tard, il remporte avec son club le tournoi poussins de Cannes où il est désigné meilleur joueur.

À l'âge de quinze ans, après plus de deux cents rencontres avec son club de quartier et des centaines de buts inscrits, Éric prend la direction de la Bourgogne, conquis par le discours direct et sans ambages d'un entraîneur au crâne pas encore dégarni, au vocabulaire brutal mais clair, un certain Guy Roux. « Il avait des propositions de Monaco ou Nice, mais les valeurs d'Auxerre et une certaine idée du football que nous promettions ont séduit Éric et sa famille. Il savait ce qu'il voulait », se souvient l'homme au bonnet.

Centre de formation en 1981, premier contrat professionnel en 1986, première sélection en 1987 avec l'équipe de France d'Henri Michel contre l'Allemagne à Berlin. Et premier but, sur

une passe d'un autre artiste de cette « génération insolente » : José Touré.

Jamais loin, Jean-Marie et Joël font les déplacements pour suivre Éric. « On partait de Marseille pour Auxerre avec la grand-mère et Patrick Bosso, le copain de toujours. Fallait nous voir sur les aires d'autoroute avec la glacière. Mais il n'était pas question de nous couper d'Éric », se souvient Jean-Marie. L'humoriste Patrick Bosso abonde : « Avec Jean-Marie, on est né la même année, en 1962. On a six jours d'écart. Les Cantona, c'est une tribu. Jean-Marie, c'est le frère que je n'ai jamais eu. Et grâce à lui, j'en ai eu trois ! » À Auxerre, Éric Cantona marque 13 buts en 1987-1988 et l'AJA termine à la quatrième place.

Cette saison-là, la France du football découvre d'autres facettes de celui qu'on surnomme déjà « Canto l'artiste », dans des domaines pour le moins inattendus.

La peinture tout d'abord. Là où les coéquipiers s'adonnent aux jeux de cartes, aux sorties en famille, Éric Cantona privilégie la gouache et les pinceaux. En Bourgogne, l'attaquant multiplie les tableaux. Ses toiles sont violentes, expressionnistes, très colorées, avec du feu et des dollars partout ! Son père Albert était infirmier psychiatrique et peintre. Il racontait en 2010 : « À dix ans, Éric me regardait peindre et il dessinait beaucoup. Il voulait que je l'emmène voir des expositions². » Une sensibilité que l'on retrouva en 1988 dans la première exposition montée et présentée par le fiston à Marseille. Jamais dans l'histoire du football un professionnel n'avait partagé un tel goût et une telle passion pour l'art. À vingt-deux ans, Cantona apparaît déjà comme un joueur « extraordinaire » sur le terrain, et « atypique » en dehors, dans un milieu jusqu'alors monoculture. Autre trait de personnalité –

omniprésent –, plus directe encore, ses coups de gueule et une extrême sensibilité où flirtent la violence, avec l'inacceptable et le génie d'expression. Florilège.

Au printemps 1988, en plein match, excédé, Éric sort de ses gonds en taclant violemment et volontairement Michel Der Zakarian, défenseur de Nantes, qui ne l'avait pas ménagé dans son marquage. La réponse de « l'artiste » est caractérisée et affichée. Cette agression lui vaut trois matches de suspension... L'été suivant, non sélectionné pour un match avec l'équipe de France contre la Tchécoslovaquie, Éric Cantona traite le sélectionneur Henri Michel « de sac à merde », et affirme qu'il ne jouera plus avec les Bleus tant qu'Henri Michel en sera le sélectionneur. Les dirigeants de la Fédération Française de Football excluent Cantona de toute sélection nationale pendant près d'un an.

En janvier 1989, lors d'un match amical avec Marseille contre le Torpédo de Moscou à Sedan, Cantona jette son maillot en direction de Gérard Gili, son entraîneur, qui a décidé de le remplacer. Éric se voit exclu par la Fédération de toute sélection nationale jusqu'au 30 juin 1989, le privant de sélection A mais également de la sélection Espoirs. Il ne peut pas participer à la victoire des Bleuets en finale retour du championnat d'Europe en 1989. Lui qui les avait si souvent fait briller.

Ces feuilletons peu reluisants agacent l'opinion, et le jeune Éric devient le vilain petit garçon du football français. Ces « pétages de plomb » trouvent leur épilogue en France en 1991. Avec Nîmes (Ligue 2) qu'il a rejoint par amitié pour Michel Mézy, il s'énerve contre l'arbitre qui vient d'accorder un coup franc pour Saint-Étienne. « Canto » lui jette le ballon au visage et regagne les vestiaires sans regarder l'arbitre l'exclure. Suspension de quatre matches, aggravée par les mots peu amènes d'Éric le jour de la commission à l'endroit des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

REMERCIEMENTS

Les auteurs tiennent à remercier tout spécialement :

- Les élèves de l'École supérieure de journalisme de Paris (Master 2) pour leurs recherches et leur passion ;
- Romain Rambaud, Thomas Chardon ;
- Hervé Sabourin, Vincent Magniez et Romarin Billong pour leur finesse ;
- Marion Salort pour sa réactivité et son attachement ;
- Les frères Kentin et Hugo pour leur patience ;
- Céline Baudry pour son écoute.

TABLE

Introduction

Le mystère Le Nain

Les frères Montgolfier ou le plus léger que l'air

Les frères Goncourt, un couple littéraire

...Et les frères Lumière inventèrent le cinéma

L'inventaire des Frères Jacques

Zemmour : les cinq Z du milieu

Les Troisgros cuisinent en famille

Les frères Blanc, rois des brasseries parisiennes

Guy et André Boniface : petits princes d'Ovalie

Les Seydoux : entre ballon rond et cinéma

Le destin désenchanté des frères Léotard

Les Drucker, empereurs du Paf

Les Spanghero du Frioul

Hervé et Patrick Revelli : Verts pour toujours

Les Poivre d'Arvor : entre ombre et lumière

Les OVNI Bogdanov

Hornec : les trois derniers Mohicans du grand banditisme

On compte les « Peyron » en s'endormant

Les frères Pourcel : ambassadeurs de la gastronomie française

Frédéric et Charles Beigbeder : les deux opposés

Nicolas et Sébastien Demorand cuisinent en chœur

Les frères Cantona, des racines et des ailes

Les frères Costes : rois du zinc

Conclusion

Remerciements



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
233/2012

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : février 2012
N° d'impression :